

## Karnak.

Le lendemain de notre arrivée à Thèbes, nous nous rendîmes à Karnak ; un bois de palmiers mène au misérable village qui porte ce nom fameux et, le sordide hameau passé, on entre dans une allée droite de sphinx à corps de lion et à tête de femme, accroupis et serrant entre leurs pattes la statuette d'Aménophis III. Quelques-unes de ces mystérieuses images, à demi ensevelies dans le sable, sont encore presque intactes, mais la plupart ont subi d'affreuses mutilations : l'encolure tranchée, les pattes brisées, elles ne présentent plus qu'une masse informe, qu'un tronc méconnaissable; on voit que des barbares se sont acharnés sur ces victimes à leur œuvre de destruction. Ce dromos vraiment royal, long de deux kilomètres et datant d'Aménophis III, était, au temps de sa splendeur, orné d'un millier de ces nobles figures symboliques. Combien en reste-t-il de nos jours? Et dans quel triste état se montrent les malheureux survivants! Une avenue de sphinx à tête de bélier (criosphinx) fait suite; ces statues, acéphales pour le plus grand nombre, ont aussi beaucoup souffert, et l'on dirait, à regarder l'ensemble, qu'un génie malfaisant, exécuteur de quelque infernale vengeance, aurait pris un cruel plaisir à les décapiter toutes d'un seul coup de glaive formidable.

A l'extrémité de cette voie s'élève un magnifique propylône, érigé par Ptolémée Evergète; au-dessus de la corniche le globe ailé, entouré d'uréus, arrondit son vaste disque; sur les murs de petits tableaux charmants, comme autant d'exquises vignettes, représentent le prince faisant des offrandes aux divinités thébaines; les siècles et les conquérants ont respecté cette porte monumentale d'un très beau style et

digne de livrer passage aux chars vainqueurs des Pharaons, lorsque, suivis de leur armée chargée de butin et traînant après eux de longues théories de captifs, ces princes faisaient à Thèbes leur entrée triomphale au retour de quelque glorieuse campagne.

Au delà de ce propylône s'étend un second dromos de sphinx ; puis vient le temple de Khons ; je passe devant les restes de cet édifice aux colonnes massives, et me voici au centre même de Karnak. Quel prodigieux entassement de ruines que cette interminable série de temples écroulés, de palais abattus, montagnes d'architecture accumulées dans une enceinte de briques crues, décrite par Diodore de Sicile et tellement vaste que Denon mit vingt minutes pour en faire le circuit à cheval et encore au galop !

Il est absolument inutile de tenter une description de Karnak ; les archéologues peuvent en dresser le plan détaillé, mais ils n'arriveront jamais à en donner même une faible idée. Karnak était autrefois la cité des temples, c'est aujourd'hui la cité des ruines !

Ces débris colossaux confondent l'imagination et dominant l'esprit du spectateur, comme ils s'élèvent au-dessus de sa chétive personne de toute leur grandeur et de toute leur masse écrasante. « Chercher à démêler dans Karnak, a dit fort justement Mariette, comme nous l'avons fait pour Den dérah, un plan, un ensemble, une destination, est impossible. »

Pendant près de trois mille ans les souverains de l'Égypte se sont fait gloire à l'envi de développer, d'embellir et de restaurer ce musée architectural, unique au monde et qui s'appelle *le Temple de Karnak* ; on y retrouve des époques et des dynasties séparées par des milliers d'années ; on passe d'Ousortesen de la XII<sup>e</sup> dynastie, antérieure à la terrible invasion des Pasteurs, à Psammétik de la XXVI<sup>e</sup> et même aux Ptolémées, dont quelques-uns ont tenu à honneur de relever là certains sanctuaires. « A mesure que l'on avance dans les constructions, écrit M. Charles Blanc, l'on recule

« dans les siècles. » A Karnak les ruines s'amoncellent sur les ruines, et les âges s'entassent sur les âges.

Ici deux obélisques droits comme des ifs dressent leurs aiguilles de granit rose au-dessus des naos et des architraves écroulés ; là un portique dévasté ne montre plus que des statues osiriaques mutilées, les bras croisés et serrant entre leurs mains la clé et le tau mystique ; les unes debout, d'autres penchées, plusieurs à terre, comme si elles recouvraient des tombes ; toutes ont un visage placide et vénérable, Adossés à un pylône délabré se tiennent deux admirables colosses d'une blancheur éclatante, mais qui ont également perdu la tête et un bras ; fidèles gardiens ils sont encore debout à leur poste après trois mille ans, et l'on passe avec respect devant ces glorieux invalides que la bataille des siècles n'a pu abattre. Un obélisque séparé de sa base est couché sur d'autres décombres et le pyramidion semble braqué comme quelque canon gigantesque contre une statue qui lui fait face. Plus loin, quel amas colossal de ruines ! Des fragments de piédestaux gisent près des architraves brisées ; des piliers s'étagent sur des tronçons de colonnes, grimpent sur les chapiteaux, escaladent les corniches comme à un assaut formidable ; les fûts, plus ou moins déracinés, se croisent étrangement ; les tambours s'enchevêtrent avec les linteaux ; plusieurs s'arc-boutent l'un contre l'autre comme des géants près de défaillir et qui se soutiennent fraternellement.

C'est un désordre fantastique, grandiose, inexprimable, un sublime chaos plus pittoresque et plus stupéfiant mille fois que celui de Gavarnie dans les Pyrénées. Je pense à ces redoutables débâcles sur les grands fleuves du Nord, lorsque les glaces, rencontrant quelque obstacle, s'accumulent en monstrueuses banquises aux masses bizarres ; je songe à ces révolutions cosmiques qui ont bouleversé à l'aurore de l'histoire la face du globe et, faisant éclater les montagnes, ont jonché les vallées de débris entassés en monceaux gigantesques. Qui plus est : à Karnak, la forme primitive des édifices a subi d'étranges métamorphoses qui, renversant

toutes les règles de la géométrie et de l'architecture, produisent des effets inattendus. Ainsi des fragments de colonnes amoncelées en piles ressemblent à des tours, tandis qu'un pylône croulant, dont la terrasse jadis quadrangulaire se termine en pointe, donne presque l'illusion d'une pyramide; un obélisque couché horizontalement et soutenu aux extrémités par deux piliers a l'aspect d'un énorme linteau.

Les chapiteaux affectent des formes diverses : les uns, avec de larges bords recourbés, s'évasent comme des fleurs prodigieuses ouvrant leurs calices, d'autres carrés, pareils à d'immenses dés, surmontent le sommet aminci des colonnes renflées en boule à la base et comparables à de gigantesques massues renversées.

Au milieu de ces temples et de ces naos qui eux-mêmes renferment d'autres temples et d'autres naos débordant, enpiétant par leurs ruines les uns sur les autres, on remarque des cariatides en granit, en grès, des colosses en basalte noir ou vert foncé abattus, défigurés pour la plupart; quelques-uns mieux conservés ont encore un air grave et majestueux qui impose. En marchant parmi ces débris, je heurte du pied une énorme tête de déesse, séparée du tronc et qui semble demander grâce; le visage est de toute beauté, la finesse des traits exquise avec je ne sais quoi de mélancolique dans l'expression, comme si la statue souffrait encore des cruelles blessures faites autrefois par les barbares.

Un obélisque attire en particulier mon attention; couvert de légendes dédicatoires et sans doute doré jadis du haut en bas, il se dresse fièrement à plus de trente-trois mètres dans les airs; c'est le monolithe de ce genre le plus grand que l'on connaisse, et il offre cette particularité que son axe se confond avec celui du Grand Temple; comme le fait remarquer Mariette, cette précision trahit l'emploi de moyens mécaniques aussi délicats que puissants. Le poids de cette masse atteint trois cent soixante-dix mille kilogrammes, et cependant, comme l'indique l'inscription, il ne fallut que sept mois pour effectuer le transport et l'érection de ce roi des obélisques sorti des

carrières d'Assouan. Cette aiguille est connue sous le nom d'obélisque d'Hatasou, sœur de Thoutmès III, célèbre régente de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, qui guerroya avec succès dans l'Arabie Heureuse et dont nous retrouverons le glorieux souvenir au milieu d'autres ruines de Thèbes.

Et quelle variété dans les sculptures qui décorent ces temples ! Des milliers d'hiéroglyphes et de cartouches royaux sont taillés dans les colonnes et les architraves ; sur les murs des pylônes se déroulent de véritables épopées en bas-reliefs ; des pages d'histoire colossales, telles que le *Combat de Sêti* où le fameux poème de *Pentaour*, racontent les exploits de Ramsès II : le conquérant, monté sur un char attelé de fougueux coursiers empanachés, lance son javelot sur les ennemis, fait le siège de la forteresse d'Askalouna, que ses soldats prennent d'assaut ; vainqueur il reçoit le tribut des mains des chefs soumis, traverse le Nil, où nagent des crocodiles et des hippopotames, et revient en triomphe précédé d'une longue file de prisonniers qu'il offre à Ammon-Râ. Plus loin un pharaon de haute stature frappe de sa masse d'armes des barbares agenouillés, élevant vers lui leurs bras suppliants et que sa main de géant tient réunis en un seul faisceau.

Les scènes d'offrandes où les rois présentent aux divinités cent objets divers sont innombrables ; partout apparaît la triade thébaine : Ammon coiffé des grandes plumes d'autruche, la déesse Mout serrée dans sa tunique quadrillée avec l'épervier au-dessus du front, et Khons sous la forme d'une momie, le disque lunaire sur la tête et le signe des panégyries à la main. Le long des corniches les ibis, les vautours, les hiboux, les scarabées dessinent de charmantes frises ; sur quelques piliers d'énormes fleurs de lotus allongent leurs tiges élégantes et ouvrent leurs gracieux calices, tandis que les prêtres sortent du naos en procession et portent sur leurs épaules le bari mystique.

Mais la merveille de Karnak c'est la *Salle hypostyle*. Pour bien la voir il faut l'aborder par la porte occidentale du côté du Nil. Deux petits obélisques de grès précèdent une

allée de douze sphinx à tête de bélier, conduisant à deux pylônes de dimension extraordinaire, les plus gigantesques qui existent; ils présentent, en effet, une surface de quarante-quatre mètres d'élévation sur cent treize de large. Maxime du Camp s'est amusé à compter les assises qui forment la façade extérieure de l'un d'eux et il en a trouvé huit cent quarante-trois hautes d'un mètre.

Ces pylônes donnent accès à un vaste péristyle orné autrefois de vingt-six colonnes; toutes ont été couchées par le terrible tremblement de terre qui secoua le sol de l'Égypte, en l'année 27 avant notre ère. Une seule d'entre elles est demeurée debout; couronnée par un chapiteau palmiforme elle montre taillés dans son fût les cartouches de Théaraka, de Psammétique et de Ptolémée Philopator. Au fond de cette cour, bordée de deux colonnades parallèles, s'élevait un second pylône construit par Thoutmès I, mais il est éboulé et ne présente plus qu'un lamentable entassement de ruines; devant ces massifs de pierre se dressaient deux colosses de granit; l'un est enfoui sous les décombres et l'autre encore sur pied n'a plus ni tête ni bras. Je monte un perron de sept marches, je franchis un immense vestibule orné de superbes peintures et construit par Ramsès II et je débouche enfin dans la fameuse *Salle hypostyle*, dont la renommée est universelle.

La Salle hypostyle, quatre fois aussi spacieuse que Notre Dame de Paris, mesure cent deux mètres de long sur cinquante trois de large; quelques-uns en attribuent la construction à Sési I, (XIX<sup>e</sup> dynastie, 1450 Av. J.-C.) mais Mariette penche à croire que l'honneur de cette grandiose conception revient à Aménophis III. A l'origine, la salle était toute couverte, et des fenêtres grillées, dont on aperçoit encore les vestiges, n'y laissaient pénétrer qu'une faible clarté mystérieuse. Voici la disposition de cet édifice extraordinaire: le plafond est porté à plus de vingt mètres de haut par cent trente-quatre colonnes, parmi lesquelles douze plus grosses forment une avenue centrale bordée à droite et à gauche d'un double quinconce. Les plus grandes ont soixante-douze pieds d'éléva-

tion sur onze de largeur et trente de circonférence. Quelle était la destination de cette salle? Ampère incline à croire que « c'était un vaste lieu de réunion destiné sans doute aux assemblées solennelles qu'on appelait les *panégyries*. »

Que dire de cet incomparable prodige d'architecture? « Je  
« me garderai bien de rien décrire, dit Champollion, car  
« ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie  
« de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, où bien, si  
« j'en traçais une faible esquisse, même, fort décolorée, on me  
« prendrait pour un enthousiaste, peut-être pour un fou. Il  
« suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ou moderne n'a  
« conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime,  
« aussi grandiose que le firent les vieux Egyptiens; ils conce-  
« vaient en hommes de cent pieds de haut, et l'imagination,  
« qui, en Europe, s'élançait bien au-dessus de nos portiques,  
« s'arrête et tombe impuissante aux pieds des cent quarante  
« colonnes de la Salle hypostyle de Karnak ».

Ne se croirait-on pas transporté par quelque fée dans une forêt enchantée, quand on traverse cette salle incomparable où les fûts de certains piliers ont un diamètre égal à celui de la colonne Vendôme? Couronnées de leurs invraisemblables chapiteaux de soixante-cinq pieds de circonférence dont la plate-forme porterait facilement cent hommes debout et qui répandent alentour l'ombrage comme les rameaux touffus de chênes séculaires, enguirlandées du haut en bas d'admirables hiéroglyphes et sculptures tantôt en creux tantôt en relief, ces colonnes, ou plutôt ces tours, se dressent là fières et superbes dominant les ruines qui les environnent. Impérissable architecture contre laquelle est venue se briser la rage destructrice des conquérants et que n'a pu entamer la patiente lime des siècles! J'erre parmi ces chefs-d'œuvre cyclopéens qu'on dirait érigés non par des hommes mais par des Titans, confondu, émerveillé, osant à peine en croire mes yeux, et comme opprimé par ces colosses de pierre à côté desquels on se trouve si frêle et si menu. On se demande si l'on n'est pas le jouet d'un songe, si vraiment des êtres humains

ont pu élever de pareilles constructions ou si la nature par quelque prodige n'a pas plutôt fait jaillir de son sein cette futaie de granit.

Je m'arrête au centre de la Salle hypostyle et je jouis d'un merveilleux spectacle dépassant toute imagination. Je ne vois que des colonnes et encore des colonnes qui, se profilant dans l'éloignement, semblent se toucher et former de chaque côté comme une énorme muraille de cent pieds de haut; devant moi la baie des pylônes laisse apercevoir la ligne blanchâtre des monts libyques coupant l'azur céleste et, si je me détourne, mes yeux ne distinguent à l'extrémité de la salle que des collines de granit, que les voûtes dallées des temples au-dessus desquelles brille, sous les feux du soleil entre deux obélisques, l'architrave radieuse d'un arc de triomphe magistral. C'est un décor féérique!

Que l'on se figure ce que devait être Karnak, lorsque ces édifices aujourd'hui en ruines, écroulés pour la plupart, étaient encore debout dans toute leur intégrité, dans toute leur splendeur! Que l'esprit se représente ces enfilades de dromos avec leurs troupes parallèles de sphinx et de béliers à la croupe puissante, à la tête noble et grave, ces portes monumentales surmontées de corniches aux couleurs éclatantes, ces pylônes aux angles démesurés, plus formidables que des bastions modernes, et précédés de mâts peints, pavoisés, élancés comme des flèches de cathédrales, ces arcs de triomphe superbes, ces obélisques hardis, aux pyramidions étincelants d'or, aiguilles de granit qui semblent porter dans les nues la gloire des Pharaons, cette forêt stupéfiante de colonnes gigantesques, un peuple de statues d'or ou d'ivoire, de cariatides en grès ou en basalte répandues à profusion, enfin une cité prestigieuse de temples et de naos magnifiques, tout bariolés d'hieroglyphes, de cartouches et de sculptures admirables, œuvre successive des plus illustres dynasties, formant l'ensemble de monuments le plus splendide et le plus grandiose qui ait jamais existé!

Les savants se sont demandé souvent à quelle cause il fallait

attribuer la ruine de Thèbes. On sait qu'elle fut ravagée par Cambyse qui exerça sur les temples sa fureur de destruction. Sous les derniers Lagides Ptolémée Latyre, que Thèbes avait refusé de reconnaître, s'empara de la ville et la livra au pillage impitoyable de ses soldats. Enfin plus tard l'Égypte fut bouleversée par le tremblement de terre, resté célèbre, de l'an 27 Av. J.-C. et dont Eusèbe a dit : « Thebæ Ægypti usque ad solum dirutæ sunt », et les monuments de Thèbes ébranlés jusque dans leurs fondements ne furent point épargnés. Mariette, toujours si réservé dans ses opinions sur l'Égypte ancienne et dont l'autorité a tant de poids dans ces matières, pense que la mauvaise construction des temples et leur niveau trop bas par rapport au Nil ont amené leur écroulement. « Les temples pharaoniques, dit l'éminent égyptologue, sont en effet généralement bâtis avec une négligence extrême, et plus que tous les autres Karnak est atteint chaque année depuis longtemps par les infiltrations du Nil, dont les eaux saturées de nître corrodent le grès. » Et il prévoit le temps où la majestueuse Salle hypostyle, minée par le travail souterrain du fleuve, s'écroulera elle aussi et ne formera plus qu'un amas lamentable de décombres. Puisse l'Égypte éviter ce malheur et prendre rapidement les précautions nécessaires pour que cette merveille incomparable ne partage pas le triste sort de tant d'autres monuments de la vallée nilotique !

Le jour est sur son déclin quand je sors de la Salle hypostyle ; je visite à la hâte les *Appartements de granit*, construits par Thoutmés III. On ne voyait là qu'un monceau de ruines, lorsque Mariette en y pratiquant des fouilles mit à découvert des chambres tout en granit rouge, sanctuaire consacré au dieu Ammon générateur et dont les parois internes présentent une série de sculptures fort curieuses.

Plus loin s'étendait le *Promenoir de Thoutmés III*. On a donné ce nom à une suite de galeries supportées par de nombreuses colonnes à bouton de lotus renversé et qui composaient les appartements privés du pharaon. Ces salles sont en

partie dévastées ; par bonheur, M. Prisse d'Avesnes, devant ce barbare de Lepsius, nous a conservé la plus belle de ces constructions, la *Chambre des Ancêtres*, toute sculptée et peinte, qu'il a enlevée pour la rapporter en France et en faire don généreusement à la Bibliothèque nationale, où l'on peut admirer ce modèle aussi élégant que rare de décoration intérieure d'un antique palais égyptien.

En quittant Karnak, je m'arrêtai à l'extrémité d'une des avenues de sphinx, pour regarder le temple de Mout, la déesse mère dans le sein de laquelle Ammon était censé s'engendrer lui-même par une opération mystique. Le sanctuaire est bien délabré, mais le petit lac azuré en forme de fer à cheval, qui lui fait ceinture et où se reflètent les ruines, est d'un pittoresque charmant. Autrefois, la procession de la barque sacrée, renfermant l'image de la déesse portée sur les épaules des prêtres vêtus de peaux de panthères, ne manquait jamais de faire le tour du lac avant de rentrer dans le naos ; aujourd'hui les pâtres viennent y abreuver leurs troupeaux. Comme je passais là, des chèvres gambadaient parmi les débris du temple, témoin jadis de tant de faste, de tant de magnificence royale, et leurs petits grimpaient sur les fragments des colonnes qui aux temps pharaoniques avaient vu des défilés si somptueux, des revues si éblouissantes.

Ce qui frappe surtout sur les bords du lac, ce sont les nombreuses statues de Sacht ou de Sekhet qu'on rencontre à chaque pas. Plusieurs de ces images ont été emportées et décorent aujourd'hui les musées égyptiens du Louvre ou de Berlin. La déesse à la face de lionne, sculptée en granit ou en basalte vert foncé, est assise les mains étendues sur les genoux ; parmi ces statues les unes, qui ont le buste enfoui, ne montrent que la tête et semblent sortir de terre, d'autres inclinées paraissent sur le point de tomber ; deux ou trois se touchent et leurs museaux collés l'un à l'autre ont l'air de s'embrasser. Sacht, la grande amie de Phtah, personnifiait la force créatrice de la nature ; elle était investie de la double fonction de chasser l'impureté et de châtier les coupables. Avec Phtah

et Imouthès elle formait la triade memphitique. La tradition copte raconte que l'année où Cambÿse pris de démence ravagea Thèbes les prêtres de Karnak jetèrent dans les eaux de cet étang sacré les ornements d'or et d'argent des temples. Je me figure que, bâti sur les rives gracieuses de ce lac d'azur, un pavillon ou un kiosque élégant, décoré de fresques pastorales par quelque Watteau de l'époque, nid anacréontique d'une Egérie ou d'une Pompadour égyptienne, a sans doute abrité les royales amours d'un Sèti ou d'un Ramsès. Là, sous les panaches ombreux des palmiers, un de ces grands conquérants ou rois constructeurs, las du cérémonial et de l'étiquette souveraine, peut-être au retour de quelque rude expédition contre les Khétas ou les Shasous, a dû venir plus d'une fois déposer le fardeau du pouvoir, oublier les soucis du trône près d'une rayonnante beauté au regard langoureux, à la chevelure d'ébène et au col neigeux de cygne, écouter ravi les mélodies des harpistes, le soir promener ses yeux rêveurs sur les ruissellements diamantés de la voûte céleste, tandis qu'un poète à la voix d'or, le front ceint de lotus, chantait la fragilité des plaisirs et des grandeurs de ce monde, devant de quinze siècles dans ses stances inspirées l'ode vibrante d'Horace :

- .....Quid sit futurum cras
- Fuge quærere ! Quem sors dierum
- Cumque dabit lucro appone.
- Nec dulcès amores, sperne, puer,
- Neque tu chorear..... »

« Ne cherche pas à savoir ce qui arrivera demain. Mets à profit chaque jour que te donnera la fortune. Jeune encore, garde-toi de mépriser les danses et les amours. »

Pourquoi ces idées riantes, poétiques et légères, comme je disais adieu à ces ruines colossales bien propres plutôt à inspirer des pensées tristes, graves ou même philosophiques ? Qui sait ? Peut-être par la grande loi des contrastes, qui fait fleurir sur les tombes les touffes de roses, se croiser dans

---

les airs le mélodieux gazouillement du rossignol et le glas funèbre des trépassés, qui, tout à coup au milieu des fêtes et des joyeux festins, évoque à notre esprit quelque noir pressentiment, quelque troublante vision, éternelle épée de Damoclès suspendue par un fil au dessus des convives du banquet de la vie!

---